

PARAIT JEUDI ET SAMEDI

FILM COMPLET

16 PAGES DU JEUDI 20 FR.

NOBLESSE OBLIGE

Beaucoup
de "sang bleu"
répandu, pourquoi ?..



avec

VALERIE HOBSON
DENNIS PRICE
JOAN GREENWOOD
ALEC GUINNESS

COUÉ CÉ, CÉ

Comme je manque totalement d'imagination aujourd'hui, mes chers courriéristes, je vais faire appel aux lumières d'une amie que vous connaissez déjà : une charmante jeune femme qui est aussi une heureuse maman et qui a pris le pseudo de M^{me} Nounours.

S'adressant à L'humoriste de service et à M^{lle} Pinou, voici ce qu'elle écrit :

« Vous soulevez tous deux une question bien discutée en ce moment : la crise du cinéma français. 1^o Crise ne signifie pas ruine. 2^o Peut-on baser cette décadence sur ceci ou cela ? La concurrence ? Je n'y crois guère. Car il est exact que les Américains tournent des films merveilleux en tant que décors, il n'en est pas moins vrai que la plupart sont idiots : par exemple la majorité des films américains sont des aventures plus ou moins agitées de cow-boys... les mitraillettes qui crachent les balles par douzaines et qui ne sont jamais rechargées... les pugilats plus ou moins spectaculaires et par trop exagérés... les pourpours abrutissants à travers les prés... le tout rappelant les guerres entre sudistes et nordistes !

» Je reconnais cependant qu'il en est de bons, en ce sens qu'ils mélangent agréablement décors, couleurs vraiment remarquables, drame, amour, humour, etc.

» La crise du cinéma français provient d'autre chose ! D'une chose essentielle et primordiale : l'argent... et le mauvais choix des scénarios, et peut-être, qui sait ? ce goût du risque » qu'ont les metteurs en scène qui font des films inconnus avec des artistes inconnus. Car il faut dire qu'à part les « vraies étoiles françaises » les artistes adroits restent peu connus, et leur nom n'est pas retenu par le public. Un bon film, avec X... et Y... comme interprètes ne sera pas tant apprécié, ou du moins pas si recherché, qu'un autre beaucoup moins bien interprété par Rainu, Jouvét, Blanchard ou autres.

» Un metteur en scène qui lance un film groupant des artistes inconnus et doté d'un titre quelconque a moins de chances d'être apprécié que celui qui renouvelle une œuvre déjà connue et déjà appréciée, comme par exemple : Monte Cristo, La Dame aux camélias, Les Deux gosses, Les Deux gamines, Madame Sans-Gêne, Angéline, La Veuve joyeuse, Manon Lescaut, Le Courrier de Lyon, etc.

» Personnellement, lorsque je vais au cinéma — et c'est souvent — je ne lis jamais la distribution artistique, à moins qu'en prospectus on annonce une vedette. Je ne me base que sur le titre. Et vous, courriéristes ?

» Comme toutes les opinions, celle de M^{me} Nounours est discutable, et je la livre à la méditation des lecteurs. A mon sens, il y a du pour et du contre dans tout cela.

Les films « genre cow-boys » peuvent déplaire à certains, mais il faut reconnaître qu'ils ont un vaste public, même en France ! Il y a évidemment une grande différence de style entre les films américains et les films français, mais comme le reconnaît pourtant notre amie les productions d'Hollywood sont souvent agréables par leur diversité, la qualité des couleurs, le soin des décors, etc.

D'accord pour dire que c'est l'argent qui manque le plus au cinéma français et qui, de ce fait, est cause première de la crise. Mais pas d'accord au sujet des scénarios, qui sont généralement bons.

Et encore moins d'accord à propos des artistes inconnus. Pour ma part, je ne suis pas de tout approuvé à la formule adoptée par beaucoup de cinéastes italiens et qui consiste à lancer des films avec des acteurs nouveaux. Et je trouve qu'en France, quelques vedettes de premier plan mises à part, on voit un peu trop souvent de mêmes têtes.

Quant au problème de « remake », c'est-à-dire des titres connus qu'on tourne et retourne indéfiniment, il a été discuté récemment dans nos colonnes, mais il n'est pas encore résolu. Je consulte qu'à M^{me} Nounours est partisan de cette formule.

Enfin, notre correspondante déclare qu'elle ne lit jamais la distribution d'un film, et que son titre l'intéresse. Voilà qui est surprenant, et je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de lecteurs dans ce cas. Au contraire : le public manifeste généralement une assez grande curiosité pour le générique, et s'intéresse surtout aux artistes peu connus qu'il découvre dans un film.

Là-dessus, je remercie M^{me} Nounours de

nous avoir donné son opinion, et je fais partie à nos amis de dire ce qu'ils en pensent.

LE CÉRÉAMAN AMOUREUX.

Réponses aux lettres :

DON JUAN m'a envoyé une lettre si longue que je suis obligé de la séparer en deux. En voici la 1^{re} : « Ciel tropical, avec un tel pseudo-soleil, j'espère plus de chaleur, mais non !... Heureuse quand même, je le sais (!) moi aussi, alors nous sommes quittes. A l'attaque, les gars, endormi ! Je suis complètement assis de cet épithète. N'avez-vous pas confondu ? Miss Pique et Pec, merci du cadeau. Baby Chou, avant de consoler de cette façon, vous feriez mieux de têter un peu plus d'expérience. La rouquine aux yeux verts, non, cela n'a pas d'importance, n'est-ce pas ? Je ne sais même pas pourquoi je vous réponds. Rose-Moutou, pas de roses sans épines. A bas les hommes ! tiens, tiens, Sa Majesté daigne m'adresser la parole. Si je m'agenouille devant pas, je fais partie de votre cour, n'est-ce pas ? Or vous déclarez plus loin que vous ne sauriez posséder des gens de mon espèce. Je ne comprends plus rien ! Faire comme les grands ? Difficile de trouver quelqu'un plus grand que moi. Allons, vous aussi vous vous trouvez encore à l'âge ingrat... de votre épithème et trop fragile royauté. C'est drôle, mais vos arguments ne m'ont pas fait bondir du tout et ne m'ont même pas effleuré. La vie est un perpétuel cinéma, et c'est pour cela que jamais un seul film ne saura la montrer telle qu'elle existe.

Ned 1^{er}, je suis terriblement confus de ne pas vous avoir encore adressé mes vœux. Vous êtes trop chic de faire le premier pas en m'offrant ce poste d'officier. Je ne mérite pas tant. Pourquoi je ne suis songer plutôt à Jeff le Tatoué, ces demoiselles lui ont trouvé « moutou » de réduction. Merci quand même. Je ne vous écris pas souvent, jamais en fait, mais je ne vous considère pas moins comme un type très bien, ami. Puis-je vous appeler ainsi ? Une bonne poignée de main. Carmen, la fière rigide et onctueuse, un petit coup de poigne que vous ferait pas de mal. Joyeux feu follet, la description que vous donnez est bien au-dessous de la vérité. Oyez un peu vos « confrères », je suis un monstre d'après elles. Je me mouline même dans mes doigts, moyen beaucoup plus rapide et plus propre. Pradine, pas fâchée ? Je préfère ce pseudo à l'ancien si tarabiscoté. Tino, fille de Vénus, heureusement que vous êtes bien loin sans cela l'envie de vous rendre vos bisex est assez pressé... Oui, oui, oui, je suis déjà à vos pieds mignons, ordonnez, ou plutôt écrivez, et je répondrai. Mille et mille... amitiés. »

Réponse. — Et comme toujours notre « Don Juan » national continue à papillonner sans s'occuper beaucoup du cinéma. On peut le lui pardonner, puisqu'il s'est classé définitivement dans la catégorie des flirteurs chevronnés. Je suis content de voir que le fait d'être devenu citoyen britannique ne vous empêche pas de rester fidèle au succès de votre Film Complet, de même que vous n'avez pas encore paru (vous habitez un drôle de pays). Je prends néanmoins celui de jeudi pour venir discuter avec quelques lecteurs. Candelaria, vous m'avez fait plaisir en me montrant vos deux aimés Georges Guétary dans un Américain à Paris. Moi je trouve qu'il a une voix formidable, mais comme homme je le trouve un peu genre femme (sic). Vous êtes sympa. Mes amitiés à S. M. Oliver, ma petite, votre lettre montre que vous avez beaucoup de dynamisme, mais aussi, hélas ! dix-sept ans. La vie se chargera de vous le montrer. To be or not to be, qu'il vous en aille ! (Je demande à S. M. Oliver (Shakespeare). Vous êtes « au poil ». Je suis bien défendu la gent masculine, et vous et votre cousin avez toute mon amitié. Voulez-vous de moi comme correspondant ? Du haut de mes dix-huit ans (quelle pyramide !), j'essaierai d'être

Une bonne nouvelle...

la collection

MONDIAL AVENTURES

présente deux nouveaux albums :

N^o 5. - L'ILE AU TRÉSOR

d'après R. L. STEVENSON

N^o 6. - JOHN DAVYS

d'après Alexandre DOMAS



Rappel des numéros déjà parus :

1. - LE TUEUR DE DAIMS d'après Fenimore COOPER
2. - SALAMMBO d'après Gustave FLAUBERT
3. - LE CAPITAINE FRACASSE d'après Théophile GAUTIER
4. - LE MYSTÈRE DE L'ATOLL d'après R. L. STEVENSON

Chaque album 48 pages, dont 24 en couleurs.

EN VENTE PARTOUT : 90 francs.

Ajoutez 20 francs par album pour frais d'envoi et adressez commande à la Société Parisienne d'Édition, 43, rue de Dunkerque, Paris (X^e), par virement à notre compte chèque postal : Paris 259-10, en utilisant la partie correspondante de la formule du chèque.

Aucun envoi contre remboursement.

GRANDIR

RAPIDEMENT à tout âge, allonger buste ou JAMBES SEULES jusqu'à 10 cm. avec méth. acénil ou APPAREIL AMÉRICAIN GARANTIS, succès certain, notice illustrée sans frais, aucun engagement DISCRETION, cont. 2 timbres OLYMPIC 19 Bd V. Hugo, NICE Ser 263

POUR LES PETITES FILLES

FILLETTE

paraît tous les jeudis - En vente partout : 20 fr.

Apprenez à DANSER

Chez vous, en quelques heures. Avec une méthode inédite, de grande classe, à la portée de tous. Notice 25 contre envoi, et 2 timbres. Institut F. C. (VRAY), 55, rue de l'Église, LA GARENNE (Seine).

(Suite page 8.)



NOBLESSE OBLIGÉE

(KIND HEARTS AND CORONETS)

Une production Ealing Studios de la J. Arthur Rank Org.,
distribuée par Gaumont.

Une production de Sir Michael BALCON.

Réalisation : Robert HAMER.

Adaptation par Robert HAMER et John DIGHTON

du roman de Roy HORNIMAN.

Film raconté par Jacques FILLIER.

DISTRIBUTION :

Edith VALERIE HOBSON.
Louis Mazzini d'Ascoyne..... DENNIS PRICE.
Sibella..... JOAN GREENWOOD
et

Alec Guinness dans huit rôles différents.



AVANT-PROPOS

Au cours de l'année qui vit naître ce siècle, l'opinion publique anglaise fut profondément émue par le procès et la condamnation à mort de Louis Mazzini d'Ascoyne, dixième duc de Chalfont.

Quand, selon la coutume, le bourreau vint, la veille de l'exécution, dans la prison afin d'être prêt à l'aube pour sa funèbre besogne, il confia au directeur de l'établissement sa perplexité.

— Si j'avais su, j'aurais pris une corde de soie. C'est bien la première fois que je dois pendre un duc! Comment dois-je l'appeler? Votre Seigneurie?

— Non. Votre Grâce. Vous verrez : il est charmant. Très simple, très calme. Depuis qu'il est enfermé ici, il passe son temps à écrire ses *Mémoires*, qu'il croit appelés à un grand retentissement. Venez voir...

Le directeur fit jouer silencieusement le petit volet

métallique qui permettait de jeter un coup d'œil dans la cellule. Le bourreau regarda. Il vit le duc, de dos, occupé à relire une dernière fois le récit de sa vie. C'est ce document que vous allez lire ci-dessous.

MÉMOIRES DE LOUIS MAZZINI D'ASCOYNE, DIXIÈME DUC DE CHALFONT.

CHAPITRE PREMIER

MA naissance fut des plus romanesque. Ma mère appartenait à l'illustre famille d'Ascoyne, dont l'un des membres reçut du roi Charles II, au XVII^e siècle, le titre héréditaire de duc de Chalfont, pour services militaires. Il y eut des mauvaises langues pour affirmer que la duchesse n'était pas étrangère à cette distinction, en raison de services personnels qui, sans être militaires, n'en étaient pas moins appréciés du galant souverain.

Mon père n'était pas noble. C'était un ténor italien, Luigi Mazzini, dont la voix magnifique et la chaleur latine produisaient de terribles dégâts parmi l'élément féminin de la plus haute société britannique. Ma mère se fit enlever par Luigi Mazzini, au grand scandale d'une famille qui rêvait pour elle d'un plus glorieux mariage.

Mais elle renonçait volontiers à la fortune, à la vie mondaine, pour n'être qu'une épouse extasiée et chérie, dans un petit intérieur bourgeois. Son bonheur fut de courte durée. J'avais deux ans quand mon ténor de père mourut d'un arrêt du cœur, au beau milieu d'un concert. La douleur de ma mère fut indescriptible.

Elle tenta, par lettre, un rapprochement avec sa famille, qui ne daigna même pas répondre. La malheureuse femme se trouvait dans une situation difficile, avec de très maigres rentes pour tout revenu.

En dépit de la persistante rigueur des Ascoyne, maman m'élevait dans le culte de mes ancêtres et de mon arbre généalogique. Une gravure représentant le château de Chalfont était accrochée au mur de notre salle à manger : au dos de ce tableau figurait la liste de la famille actuelle, tenue scrupuleusement à jour par ma pauvre mère qui, souvent, soupirait :

— Douze personnes vous séparent du titre de duc... Ah! je voudrais les voir tous morts, ces féodaux impitoyables!

Abonnements : France : un an 1 600 fr. — Six mois 850 fr.
Etranger : un an 1 900 fr. — Six mois 1 000 fr.

Direction-Administration : 43, rue de Dunkerque, Paris (X^e). — Tél. : TRU. 09-92.

En cas de changement de prix du numéro, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit.

BON
du COURRIER
" Côté cœur, Côté Jardin "

Je fis à la dépouille de ma mère le serment de l'amener un jour à Chalfont.

Chaque décès nous réjouissait ; mais chaque naissance nous consternait.

Nos maigres ressources contraignirent ma mère à louer deux chambres de notre maisonnette à un pensionnaire : le docteur Hallward, qui vivait en compagnie de sa femme et de leur fille Sibella, de deux ans plus jeune que moi, qui fut ma compagne de jeux.

Quand je fus en âge de gagner na vie et de seconder ainsi ma mère, je déclarai que j'allais me mettre en quête d'un emploi. Ma mère se récria :

— Un « emploi » ! Dans nos famille, il ne peut être question que de « carrières » ! Je vais récrire à nos parents.

Cette nouvelle offensive de rapprochement eut le même sort que la première. Et je dus me contenter d'un emploi. Fort modeste, d'ailleurs. Je devins commis dans un grand magasin de banlieue. Le jour où je trouvai un emploi du même genre, mais deux fois mieux payé et à Londres même, j'éprouvai la satisfaction d'un grand succès. Le jeunesse a de ces illusions !

J'eus la curiosité d'aller visiter ce château de Chalfont, dont l'image m'était familière, et qui aurait pu devenir ma demeure, en d'autres circonstances. Je dus me contenter de le visiter mêlé à la foule des touristes dominicaux. J'aperçus le duc, une sorte de butor massif et rougeaud, qui se rendait à la chasse avec ses chiens. Cette visite me laissait humilié, bouleversé d'envie et d'amertume.

A quelque temps de là, ma mère bien-aimée fut renversée dans la rue par une de ces nouvelles voitures à moteur qui roulent à la vitesse insensée de trente kilomètres à l'heure. Elle se releva pour regagner sa maison, et se coucha pour ne plus se relever. Consciente de sa mort inévitable, elle me fit apporter sur son lit la gravure qui représentait le château et murmura, dans un dernier souffle :

— Je veux être enterrée dans le caveau de Chalfont !

Puis, elle mourut. Je fis à sa dépouille le serment de lui obéir.

A la lettre que j'écrivis au duc Ethelrod, il me fit répondre par son secrétaire que *Sa Grâce ne connaissait pas la personne en question*. De ce jour naquit dans mon cœur et mon esprit une haine farouche pour tout ce qui portait le nom d'Ascoyne ou de Chalfont. J'en vins à souhaiter leur extermination à tous.

Un jour, un couple entra dans le magasin où j'étais vendeur au comptoir des colifichets féminins. L'homme avait belle allure, la femme était jolie, élégante. Son compagnon lui fit choisir une précieuse écharpe de soie.

— A quelle adresse doit-je envoyer ceci ? demandai-je, déferent.

— Chez moi. Sir Edward d'Ascoyne...

Ma stupeur fut telle que j'en eus comme un éblouissement. Enfin ! j'en voyais un ! Il flirtait avec la jeune femme, et je surpris leur projet d'aller passer un week-



— *J'avais espéré devenir un jour ton mari...*

end à Maidenhead. Il vit que je prêtai l'oreille à ses propos et me repoussa, hautain, du bout de sa canne. Indigné, je lui jetai une injure à la face. Il se plaignit à la direction, et je fus congédié illico.

Tout me poussait donc à me venger. J'utilisai mes économies à l'achat d'un costume de plage convenable et à l'acquisition d'un billet de chemin de fer d'aller et retour. Là-bas, je trouverais bien un moyen de faire passer de vie à trépas Edward d'Ascoyne.

J'essayai vraiment d'entrer en conversation avec le couple, sur la plage, avec l'espoir de n'être pas reconnu. Les deux amoureux ignoraient le reste du monde. Ils allèrent s'isoler dans une barque, sur la Tamise qui se jetait non loin de là. Un immense écriteau : *Attention! Danger mortel! Chute d'eau à cinquante mètres* fit fulgurer, en moi l'inspiration tant désirée. Je me glissai

sans bruit dans la rivière, nageai entre deux eaux et rejoignis ainsi la barque où les deux amants, étendus, enlacés, demeuraient immobiles, perdus dans une contemplation mutuelle pareille à une extase. Je dénouai la corde qui amarrait la barque à la rive. L'esquif glissa lentement vers l'endroit dangereux. Je la vis disparaître, en une brusque plongée. Edward d'Ascoyne venait de sombrer dans la mort idéale que souhaitaient les amoureux. Je m'enivrais presque. Bien sûr, je regrettais d'avoir dû supprimer par la même occasion une aussi belle créature. Mais je n'avais pas eu le choix des moyens. Et, de retour chez moi, je rayai, au dos de la gravure, un nom qui n'appartenait plus à ce monde.

A peine l'image du château de Chalfont avait-elle repris sa place sur le mur, Sibella entra, dans un tourbillon de parfum et de rires. Elle lança :

— Louis... Je viens de me fiancer à Lionel Holland, tu sais, le fils du banquier, notre ami d'enfance.

Une subite émotion me suffoqua. Depuis l'enfance, j'étais habitué à la présence, à la gaieté de Sibella. C'était à présent une jeune fille riieuse, coquette, capricieuse, dont la fantaisie m'éblouissait. J'étais devenu amoureux d'elle sans même m'en rendre compte, et ne pouvais imaginer qu'elle allait appartenir à un autre. Je protestai :

— Ce n'est pas sérieux ? Nous nous entendons si bien, tous les deux, que j'avais espéré devenir un jour ton mari...

Elle eut ce petit rire de gorge, assourdi, qui avait tant de charme, un peu canaille comme sa voix basse et rauque presque chuchotée :

— Oh! Louis, c'est toi qui n'es pas sérieux! Nous sommes de bons amis, c'est vrai... Mais tu n'es qu'un petit employé de magasin, tandis que Lionel sera bientôt l'associé de son père...

— Je ne suis plus employé de magasin, et j'appartiens à la famille d'Ascoyne! Je peux être duc, un jour...

— A condition que toute la famille disparaisse pour te laisser le titre! persifla Miss Hallward, Mon pauvre Louis, tu ne seras jamais duc! Mais, moi, je serai banquière...

— Un jour, tu regretteras ton choix! dis-je, avec une froideur solennelle.

— Non, car nous resterons toujours de bons amis, et je n'aurai rien perdu! conclut-elle avec un sourire prometteur.

Je fus très choqué de constater son peu de confiance en mon avenir, et ce sentiment atténué mon dépit. Sibella n'était qu'une sotte, pressée de réaliser une ambition assez vulgaire.

Il s'agissait, à présent, de mettre à profit ma première victoire sur une famille abhorrée. Je crus de bonne poli-

tique d'adresser une lettre de condoléances, en ma qualité de parent, au banquier Ascoyne d'Ascoyne. C'était un vieil homme bienveillant, très digne, qui sans doute se jugeait au-dessus des mesquines rancunes et des ostracismes familiaux. Il m'invita fort courtoisement à passer le voir. Il était maigre, avec des cheveux blancs, un regard morne, et portait une jaquette et un pantalon rayé de gentleman épris de correction. Le chagrin faisait trembler sa voix :

— Votre lettre m'a touché, mon cousin. Oui, c'est une dure épreuve que la mort d'un fils unique. Vous êtes seul sur terre, vous aussi ?

Comme il était en droit de s'étonner de ma pauvreté, je lui fis loyalement le récit du roman d'amour qui avait mis ma mère au ban de la famille.

— Vous n'en êtes pas moins de notre sang. Votre place est ici, dans cette banque, où vous pourrez faire carrière, me dit-il avec bonté.

Les mânes de ma mère durent tressaillir d'aise à ce mot.

J'entrai dès le lendemain en fonction à la banque d'Ascoyne, dans un emploi qui, quoique encore modeste, était dix fois mieux rétribué que celui dont je ne regrettais pas la perte.

CHAPITRE II

Mon premier succès m'encourageait à faire disparaître un à un les obstacles successifs qui se dressaient entre moi et le château ducal de Chalfont.

Je cherchai le moyen d'entrer en relation avec mon cousin Henry d'Ascoyne et le trouvai bientôt, en constatant que ce jeune homme, à peine plus âgé que moi, prenait part à de nombreux concours de photographie.

Je fis l'emplette d'un appareil digne d'un photographe professionnel et pris quelques leçons afin de savoir m'en servir. Et, le dimanche suivant, je me rendis aux abords du ravissant manoir qu'habitait Henry.

Je vis sortir mon cousin, qui se dirigea tout droit vers une auberge. Mon appareil était dressé au milieu de la place, et je fis mine de vouloir prendre un cliché. L'excellent jeune homme s'immobilisa, avec l'air de se dire : « Tiens! Voilà un concurrent! » Puis il fonça sur moi, cordial, très sympathique d'allure, de sourire spontané, de clair regard candide.

— Vous faites de la photo, vous aussi?... C'est passionnant! Il faut venir voir ma collection... Mais, entre nous, ne publiez pas le cliché que vous venez de prendre...

— Pourquoi? fis-je, surpris d'une telle prière dite d'un ton gêné.

— Oh! simplement à cause de ma femme, qui a des principes... Elle n'aimerait pas qu'on me vit aller à l'auberge, car elle milite pour l'antialcoolisme. Mais venez! Je vais vous montrer ma chambre noire...

Il m'entraîna, l'inconscient, jusque dans son parc, vers une petite bâtisse neuve, à l'écart du manoir. C'était une sorte de hangar sombre, qu'il éclaira en allumant une petite lampe alimentée à la paraffine. Il me fit admirer un matériel complet d'artiste photographe. Sur des rayons, d'innombrables bouteilles attirèrent mon regard. Elles portaient d'impressionnantes étiquettes couvertes de formules chimiques.

— Des révélateurs? demandai-je, poli.

Henry eut un clin d'œil accompagné d'un rire confiant :

— Vous voulez y goûter? demanda-t-il.

Je n'étais pas venu précie-

— Votre histoire est touchante et j'admire votre franchise..





Le général Rufus d'Ascoyne, un foudre de guerre...

sément pour m'empoisonner. Mais il déboucha un flacon et me le fit respirer; je humai un chaud arôme de vieux porto qui me fit rire à mon tour; la chambre noire n'était pas seulement un laboratoire, mais une cave à liqueurs et apéritifs variés, où le mari venait se consoler en cachette des « principes » de sa femme. Nous trinquâmes gaiement. Nous étions déjà liés par un secret... Henry m'emmena vers le manoir et m'invita à déjeuner avant d'en avoir franchi le porron. J'acceptai, ravi de l'aubaine qui me laissait le temps de trouver un plan d'action.

Dans le salon, d'un goût aristocratique et confortable à la fois, j'aperçus la femme d'Henry, et je demeurai comme pétrifié d'admiration.

— Edith, je vous amène un convive, un photographe-amateur comme moi...

La jeune femme me tendit la main, avec un sourire de reine :

— Qu'il soit le bienvenu...

Jamais je n'avais vu une créature aussi purement racée : haute, svelte, un brin altière, elle portait crânement, sur des épaules de Diane, une petite tête aux traits menus et réguliers, casquée de cheveux châtain aux reflets fauves. Je me surpris à songer qu'une couronne de duchesse irait à merveille à cette jolie tête-là...

En dépit des principes d'Edith, le repas fut des plus agréables, et arrosé de vins de France, auxquels Henry et moi fîmes honneur :

L'amiral Horatio coula avec son navire...

— D'ordinaire, nous ne buvons pas de boissons alcoolisées, m'expliqua gentiment la châtelaine. Mais nous n'obligeons pas nos convives à partager nos opinions, ni à boire seuls !

Cette beauté était moins revêche que je ne l'avais d'abord supposé. Pour me montrer digne de cette belle âme vouée aux œuvres de bienfaisance, je jouai la confusion, lorsqu'elle me pria de revenir aussi souvent que je le voudrais :

— J'ai scrupule, madame, à accepter une si cordiale invitation avant de vous avoir fait un aveu qui me paraît indispensable. Je suis un cousin de votre mari. J'ai le culte de notre famille qui, trop longtemps, m'a tenu à l'écart. Et j'étais venu simplement dans l'intention de photographier votre belle demeure, à titre de souvenir, sans penser que j'aurais la joie de connaître Henry...

Elle exigea de plus amples détails, que je lui donnai. Puis elle sourit :

— Votre histoire est touchante, et j'admire votre franchise, cousin. Rappelez-vous ce que dit notre poète national Tennyson : « Un cœur généreux vaut mieux » qu'un titre de noblesse. » Promettez-moi de revenir en week-end la semaine prochaine.

Je promis avec élan. Et le samedi suivant j'arrivai au manoir à bicyclette avant le lever du soleil. J'escaladai le mur du parc en sa partie la plus accessible et me dirigeai vers le hangar-laboratoire, qui ne fermait pas à clef. Je m'y glissai et remplaçai dans la lampe la paraffine par de l'essence. Après quoi, je ressortis comme j'étais venu, repris ma monture métallique et m'en allai dormir quelques heures dans un bois voisin, en attendant l'heure convenable de me présenter chez mes amphitryons.

J'arrivais avec l'espoir qu'Henry avait déjà rendu visite à ses précieux flacons. Il n'en était rien. Il m'accueillit avec enthousiasme et m'invita à le suivre dans son laboratoire :

— Non, non ! dis-je vivement. Cet après-midi, quand nous aurons eu le temps de prendre de belles photos, en souvenir de cette magnifique journée !

Il prit plusieurs clichés de chacun de nous séparément, puis de nous trois réunis. Il exultait, comme un grand enfant. Pauvre Henry, si gentil ! Quand il voulut m'emmener dans le hangar, Edith protesta :

— Laissez notre cousin prendre une tasse de thé avec moi, auparavant !

— Soit ! A tout à l'heure ! acquiesça-t-il, à mon vif soulagement.

Restée seule avec moi devant la théière fumante, Edith me confia qu'elle déplorait la monotonie de sa vie et se renchérissait :





— Une femme telle que vous est faite pour briller à la cour !

— Henry fuit le monde, hélas ! soupira-t-elle. Et mon mari est tout pour moi.

Je l'écoutais d'une oreille distraite, dans l'attente de ce qui allait inévitablement se produire. Une explosion, accompagnée de fumée noire, m'arracha un soupir de soulagement. Tout était pour le mieux ! Edith n'avait rien entendu et continuait à m'entretenir des menues déceptions dont je venais précisément de la délivrer. Je fis mine d'apercevoir enfin la fumée :

— Brûlerait-on des herbes, chez vous ? m'enquis-je d'un ton détaché.

— Pas en cette saison ! se récria Edith.

Elle se leva, vit l'épais nuage noir qui s'approchait lentement de nous et poussa un cri d'épouvante : « Henry ! »

De son époux, il ne restait rien, ou vraiment peu de chose. Il y eut pourtant un enterrement auquel je tins à assister, d'abord par égard pour la très belle veuve, et ensuite pour voir de près tous les obstacles qu'il me restait encore à supprimer.

Edith me supplia de ne pas l'abandonner et me fit monter dans sa voiture. Qu'elle était pathétique et troublante, sous ses immenses voiles noirs ! Elle pleurait, de tout son cœur, un époux très aimé. Elle me confia, entre deux crises de larmes :

— Croyez-vous que les gens sont méchants ! On dit dans le village que mon pauvre Henry est mort victime d'une imprudence, sûrement, et qu'il allait boire à l'auberge, en cachette ! Oser salir sa mémoire !

La dépouille d'Henry fut conduite au cimetière familial de Chalfont, où nous fûmes accueillis par ce butor de duc Ethelrod :

— Croyez-vous, ma cousine, que récemment des étrangers ont osé me demander d'accorder la sépulture à je ne sais qu'elle Mary d'Ascoyne ! Si l'on se laissait faire, nous ne serions même plus entre nous dans notre caveau !

Je serrai les poings et me sentis pâlir de fureur et de haine. Un jour, le duc expierait ces paroles, j'en fis serment.

La famille était là au grand complet. Le duc, rougeaud et trapu, tirait ses longues moustaches horizontales d'un geste machinal. Le général Rufus d'Ascoyne, monoclé, sanglé dans son uniforme, arborait un assortiment de décorations. L'amiral Horatio d'Ascoyne rêvait à de lointains horizons. La suffragette Agatha, cette vieille folle, provisoirement en liberté, remuait les lèvres sans que je pusse distinguer s'il s'agissait de prières ou de la répétition d'un discours en vue de la prochaine réunion

publique. Le banquier semblait ému par cette cérémonie qui lui rappelait son deuil récent.

Le service religieux fut célébré par un autre cousin, pasteur, qui ressemblait au banquier, mais en plus vieux et en plus gâteux. Il bredouillait lamentablement les prières, avec des yeux sans expression. Son sermon fut si creux, si sottement balbutié, que je me promis de lui accorder un tour de faveur dans mon entreprise de liquidation, pour n'avoir pas à subir deux fois le déplaisir d'un tel charabia.

Tout me semblait facile, comme à un stratège sûr de sa marche victorieuse. Et je rayai un deuxième nom au dos de la gravure.

Sitôt de retour à Londres, je décidai de louer un appartement dans le quartier de Saint-James. Je gagnais maintenant cinq cents livres par an ; le banquier m'avait

fait rapidement gravir quelques échelons dans sa maison. Il me fallait rompre avec mon passé petit-bourgeois et mes souvenirs de secrète misère.

Sibella était à la veille de son mariage. Mes préparatifs lui causèrent quelque mélancolie.

— Je me demande si j'ai raison d'épouser Lionel... Il me paraît vieux avant l'âge... il n'est pas si gai que toi...

— En effet, je ne connais aucun jeune homme de vingt-quatre ans qui montre autant que lui des dispositions pour la sénilité précoce. Mais il est fils de banquier, ma chère, ne l'oublie pas...

— Toi, tu es un d'Ascoyne, et tu sembles promis à un bel avenir... pensa-t-elle, tout haut, d'un air rêveur.

— Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras ! fis-je en riant. Nous resterons de bons amis, Sibella... Tu es faite pour danser ta vie !

Je l'avais entraînée en fredonnant une danse. Elle me regardait, décontenancée par ma désinvolture. Sans doute me croyait-elle blessé par le souvenir de son refus, et n'osait insister. En réalité, je comprenais à quel point j'aurais été fou d'épouser une Miss Halfward pour en faire plus tard une duchesse de Chalfont. Ce titre revenait de droit à Edith, si grande dame. Sibella, riieuse, rondelette et assez vulgaire, ferait une maîtresse amusante, sans plus. Je lui présentai mes vœux de bonheur, accompagnés d'un baiser sur le front, et la renvoyai à ses préparatifs d'épousailles.

Je hâtai l'installation de mon nouveau logis, meublé avec le luxe solide et sobre qui convenait à ma nouvelle situation. Et j'eus soin de rendre à Edith des visites, brèves comme l'exigeaient les convenances, mais fréquentes, puisque notre parenté les justifiait. Elle me parut sensible à tant de discrètes prévenances. De mon côté, plus je la voyais, et plus je l'admirais.

A son retour de voyage de noces, Sibella vint me voir. Elle jeta un coup d'œil connaisseur et satisfait sur mon logis, et me confia sa désillusion :

— Lionel manque vraiment de fantaisie... Mais que l'Italie est donc un beau pays ! Et les Italiens ont de si beaux yeux ! Un sourire si câlin... Mais dis-moi, Louis, n'es-tu pas un peu italien ?

Le moment était venu de me venger de Lionel Holland. Je ne le laissai pas passer. Et Sibella promit de revenir.

Quand Lionel Holland, qui était en relations d'affaires avec notre banque, eut certain jour besoin de notre appui, je me montrai bon prince en donnant à mon cousin le banquier un avis favorable sur le mari de Sibella.

Je ne perdais pas de vue le but que je m'étais assigné.

digne de votre grand sagesse. Un grand salut à Ned !¹ Un grand bonjour à tous les courriéristes et mon admiration (suivent un tas de compliments qui me font rougir comme d'habitude). L'escroc est de taille, ostensiblement. Je vous aime avec vous pour le film Nous voulons un enfant, mais ce n'était quand même pas la peine d'être aussi cavalier avec notre Loulou intrépidement cavalier, qui est rudement sympa. Pour Sa Majesté la Reine : une simple inimitié de côte suffira, du moment que d'après vous les hommes se prosterneront à vos pieds, souffrez que moi, une femme, je m'attrape pas de courbatures en voulant regarder de trop mais sans plus. Pour le referendum pour le cinéma et le théâtre, je ne peux absolument pas y prendre part, car, dans mon trou de province... qui est d'ailleurs charmant... je n'ai vu que très nombreux films, je me passe de théâtre et je n'ai jamais vu une vraie pièce. » (Veinardelle) (Suivent des questions cinéma.)

Réponse. — Vous êtes une petite nouvelle tout à fait gentille et je suis confus que vous me courriez à ce point. Je comprends le dis-dit. Ça poud... (il est ravi). Vous me demandez si je n'ai pas un fils de vingt ans me ressemblant au point de vue caractère, à vous présenter comme mari ? Non, je n'en ai pas, tout au moins de cet âge, c'est dures heures pour vous voir et vous êtes si belle que vous attendriez si vous aviez un mari me ressemblant. Quand je verrai Vus Vincent, je ne manquerai pas de lui dire que vous êtes amoureuse de lui. Il ne pourra certainement pas vous dire que je le suis. Ça va être une biographie par réponse. Ludmila Tchérina est née à Paris, de parents russes, en 1925. Son père était inventeur et sa mère artiste peintre. Elle a commencé à danser à l'âge de quatre ans et travaillant seulement coté de elle devint rapidement une ballerine connue. Elle avait épousé un danseur : Edmond Audran, mort tragiquement il y a deux ans, et elle présente avec lui de nombreux ballets. L'année dernière elle a été nommée avec un riche mandataire en premiers. Elle a tourné de nombreux films en France et en Angleterre, et notamment : « Un revenant », « Les Chaussons rouges », « L'Anglais », « Belle que voilà », « Le petit s'achève », « Clara de Montargis », « Les Contes d'Hoffmann », « Grand gala », etc... Merci de vos pétales de roses et de vos nombreuses bises. Je ne puis vous retourner que des courriéristes et quelques lettres de gens qui font fâchés. Au revoir, charmante petite fille. A bientôt.

X 22 BANDE MIXTE. — En fin tu te décides à faire paraître mon courrier. J'avais cessé de t'écrire, puisque tu semblais garder un silence de mort à mon égard (mais, je semblais seulement, comme tu le vois). Ta première réponse m'a fait revivre mes combats. Où bien c'est à une bonne vingtaine de gaillards la langue coupée pour avoir trop crié et les jarrets amputés pour avoir trop couru (mais c'est un véritable Barbe-Bleue, ça n'a rien de commun). Tu fais l'écrite avec moi, et je t'avertis que je préfère un ennemi qui me fait face, à un ami qui m'égratigne en riant, ou bien tu me compliments, et je te le dis alors que les compliments outragent parce que je ne les aime pas (en somme, avec vous, il vaut vraiment mieux ne rien faire du tout...). Maintenant, passons à tabac quelques courriéristes. A bas les hommes ! et sa clique. Dis donc, Jeanne d'Arc plaisir de la mettre un peu en veuilleuse. Chez toi tu portes le pantalon ? En tout cas, tu as du culot à en passer à tes courriéristes. Tu es Caprice, quand tu es Caprice, tu es Caprice, cloac (sic), tu ne peux te passer du sexe fort, puisque tu es mariée. Qu'est-ce à dire à cela ? Ferme-la donc et va te plaindre à qui tu voudras. Amicite de Bretagne. Où bien c'est Annette, si tu es envie d'adhérer à cette bande de sonnées, Liana et Cie, vas-y franchement, mais quand à se mettre à attaquer, à la place de tes matresses, les honnêtes gens, je t'en donne billet que tu ne seras plus longtemps Annette, bien que tu sois bretonne. Admirateur de Victoria, tu n'as pas honte de t'exprimer en ces termes (n° 323). Je vois en toi un grand amide au point de vue de la langue et des yeux/pieds. Que veux-tu que cela nous fasse que ta patronne ne te laisse pas faire ce que tu veux. Va au diable ! Smith le tacticien, le C. A. te reproche de ne pas être un homme et il t'écrit d'un côté, mais avec cette horde de Liana, tout juste bonne à verser en haute mer, on ne peut se retenir de distribuer quelques douzaines de fesses. Seulement, je t'explique pas quant à la lettre de ton mensuelle dont tu parles. Bravo ! Italie, je veux bien correspondre avec toi : 1° parce que tu me plais ; 2° parce que tu es admiratrice de Ferny ; 3° parce que tu détestes la bande Liana et etc.

Réponse. — Ma chère « X 22 », malgré ma demande, tu ne m'as toujours pas expliqué ce que

signifiait ton pseudo. Tu te plains à tort, car j'ai déjà répondu plusieurs fois, je vois que rien n'arrête ton dynamisme et j'ai même dû censurer quelques expressions qui dépassant un peu la mesure ! Dans ta prochaine lettre, n'oublie pas de notre revue s'occupe aussi de cinéma. Bonnes amitiés.

CHYTA ET SES FLIRTS. — « Tout d'abord, cher C. A., laissez-moi vous dire que vous êtes maintenant pardonné à cause de votre repentir, que mon parait sincère. En effet, votre lettre méchante m'avait fait beaucoup de peine, car je ne mérite pas des paroles si dures (en prends acte, mademoiselle). Passons à un autre chapitre, since du coup d'état de votre amie Naidyria l'ensorceleuse. Vous me laissez entendre que dans une autre missive elle m'aurait nommée vice-reine pour l'aider à gouverner ! Je l'en remercie infiniment, mais comme ça ne t'ôte rien, vous plairait-elle aussi. Donc, voici ce que je propose, car il me semble que les courriéristes ont aussi leur mot à dire là-dessus. Puisque de toute façon il faut attendre encore un certain temps afin de savoir si la reine A bas les hommes ! revient et continue à régner, je propose d'attendre un mois ou deux avant de prendre une nouvelle reine. Pendant ce temps, je demandais aux courriéristes de voter afin de savoir qui ils préfèrent, de Naidyria ou de moi. N'est-ce pas, honnête, chère amie, car s'il est vrai que vous vous attirez pas mal de courrier, n'en aije pas, moi aussi. Si c'est vous qui gagnez, c'est avec joie que je serai vice-reine à vos côtés. Donc, amis, à vos plumes. Cher C. A., n'ai-je pas raison d'agir ainsi ? Quelques réponses maintenant. La Vagabonde sentimentale, demandez que vous soyez contre le coup d'état de Liana, vous me plaisez. Amitiés quand même. Ha qui Thiet, vraiment, vous êtes romancier ? Quel beau métier. Votre photo est très bien. Ça va continuer à me plaire à cause de vos idées, qui sont les miennes. Moi aussi j'aime tout ce qui sort de l'ordinaire. Alors, amis, je t'embrasse, moi aussi je passe mes vacances en Italie, pays de mes grands-parents. Que diriez-vous de faire un contre-état de Liana, vous n'avez pas votre réponse. Amitiés. Premier printemps, vous êtes sympa au possible, me voulez-vous pour amie ? Gogouillard gougomouïste, pour avoir deviné mon prénom, vous devez donc mon flirt à l'Attention. Vous allez vous attirer les foudres de quelques-uns, n'est-ce pas Don Juan, Naidyria l'ensorceleuse, non, je n'ai pas vu Bannie du foyer. J'irai voir ce film si l'occasion se présente. Qui, par sa chanson que vous me citez, ainsi que la chanson de Barbara, une de mes préférées, et très Amitiés. Une grande fille simple, aussi très sympa à cause de sa franchise. Dis donc, il y en a un au courrier qui vous a tapé dans l'œil ! Sacré veinard, va, car vous n'êtes pas mal du tout. Amitiés. Le grand séducteur, vous me voyez prostré(e) à vos pieds, je m'incline devant votre beauté, vous n'avez rien. Que dois-je faire pour vous plaire ? Vous n'avez qu'à parler et vous serez obéi. Mais trêve de plaisanterie, je m'arrête, car je vous vois déjà prêt à défaire de joie et d'orgueil. Pensez donc, une femme s'intéresse à vous ! La première, peut-être ? Avouez que je vous ai bien eu, gros nigaud. La prochaine fois, un peu de votre amabilité, s. v. p. Cyrano, vous avez du goût. Amitiés, ainsi qu'à nos Morgan, Manœuvre. Joelle, Troublante amazone. »

Réponse. — Chère mademoiselle « Chyta », nous verrons quelles seront les réactions de nos amis à votre lettre. Malgré tout le désagrément j'aurais de vous être agréable, je ne puis attendre plusieurs mois la réponse de notre amie « A bas les hommes ! ». Je lui ai écrit directement en la priant de me donner de ses nouvelles au plus tôt, si elle pouvait converger son trône. Il y a de cela plusieurs mois et elle n'a pas répondu. En conséquence, je suis obligé de considérer comme valide le coup d'état de Sa Majesté « Naidyria l'ensorceleuse ». Ses lettres peuvent à nouveau s'adresser à son majorité pour vous désigner à sa place, mais de



attendre elle reste la reine et vous la vice-reine, ce qui est néjé pas si mal ! Du reste, vous concevez bien que le courrier ne peut rester sans souverain. Vous voyez qu'il n'y a rien de nouveau dans le courrier, si ce n'est que A bas les hommes ! et Cie en attendant elle reste la reine et vous la vice-reine, ce qui est néjé pas si mal ! Du reste, vous concevez bien que le courrier ne peut rester sans souverain. Vous voyez qu'il n'y a rien de nouveau dans le courrier, si ce n'est que A bas les hommes ! et Cie en

LE RÉVOLUTIONNAIRE. — « Je me suis vu récemment dans les réponses brèves. Je vois qu'il n'y a rien de nouveau dans le courrier, si ce n'est que A bas les hommes ! et Cie en

AH, CES V

Les deux films qu'elle a tournés avec Gérard Philipe — « Fanfan la Tulipe » et « Belles de Nuit » — ont rendu aussi célèbre en France que Jane Russell fut en Amérique, après son succès dans « Le Banni ».

On admira beaucoup son buste, sa gorge, ses petites narines papillantes, ses cheveux de jais et ses yeux d'escarboucle qui firent oublier à beaucoup qu'elle pouvait aussi avoir du talent ! A Hollywood, on la surnommerait certainement « The chest » (« la poitrine »)... mais l'Amérique n'est pas un pays qui puisse jamais convenir à son tempérament de volcan latin. C'est pourquoi ce petit Strosswolf bien finement stupéfié tout Hollywood en refusant le contrat que lui offrait le plus grand producteur des États-Unis, l'homme qui révélait Katharine Hepburn à Howard Hughes, Elle préfère revenir tourner en France, où elle sera la vedette d'une nouvelle version du « Grand Jeu », le chef-d'œuvre cinématographique de Jacques Feyder.

Elle aime Paris, non pas seulement parce qu'on y trouve les plus jolies robes et les meilleurs restaurants du monde, mais surtout parce qu'elle est la ville la moins conformiste de l'univers et que ses habitants sont simples et heureux d'exister.

Elle a toujours eu cet appétit dévorant de la vie. A moins de seize ans, alors que ses camarades de classe l'avaient déjà surnommé « pin-up », elle n'aspirait qu'à éclipser toutes ses rivales par l'éclat de sa précocité beauté. On la vit participer à tous les concours de plage, à l'élection de Miss Florence, à celle de la Reine de Capri, etc...

Les écharpes, les diadèmes, les médailles et les coupes qu'elle a gagnés dans ces tournées constitueront une panoplie de souvenirs capable de décorer les quatre murs de sa chambre à coucher.

Curieuse par instinct, avide de jouer les « touche-à-tout », quelque peu artiste, elle suivit de tout le monde de peinture puis de chant, se passionnant avec autant de fougue pour la symphonie que pour les images que pour celle de notes, mariant avec autant de joie les couleurs que les trilles. Elle découvrit ainsi le cinéma, tout à fait par hasard, un beau soir de l'année 1945, à Stresa où elle se trouvait en solfège, elle s'était prêtée à un concours de beauté. Parmi les membres du jury se trouvait un producteur qui décida brusquement de faire d'elle une comédienne.



Étes-vous capable



font toujours des leurs. Je m'aperçois que ce sont toujours une bande de ratés et de parasites (voilà qui n'est pas gentil et même un peu injuste). Aussi, je dis aux autres, à ceux qui ne sont pas tombés sous leur emploi néfaste, d'adhérer en masse au club du Corbeau révolutionnaire, qui leur tend les bras (dites au moins les ailes). Naidyria l'ensorcelleuse, j'ai l'impression que la vanité ne vous écroule pas et vous ne devez pas briller par l'intelligence, si vous brillez par la beauté, ce qui m'étonnerait (encore une injustice envers cette jeune fille qui est aussi « belle qu'intelligente »). Mes amitiés à Dalila ainsi qu'à Amoureuse Andalous.

REDETTES !

Je giffler quelqu'un avec énergie ? Lui demanda-t-elle. Gina fit un essai sur l'acteur Aroldo Tieri... Elle mit K. O. avant même que le metteur en scène ait eu le loisir de lui expliquer de quelle façon il entendait voir administrer cette claque épouvantable !

Un coup de force décida de sa carrière. Mario Costa lui demanda de déchirer la robe de Constance Bowling dans « Folies pour l'Opéra ». Elle mit tant d'ardeur dans ce jeu de scène qu'elle réduisit en lambeaux, d'un seul coup de main, les vêtements de sa partenaire !

Un grand succès les volcains. Ainsi lancée dans cette grande aventure de l'écran, Gina ne cessa plus de tourner : « Paillassé », « Enrico Corio », « Graella Fantasia », « Guerre ou Paix », « Toccin », « Heureuse Époque » (où elle réédita avec infatigabilité de charme le mythe bien séduisant de Phryné), etc... Les metteurs en scène de la nouvelle école italienne : Luigi Zampa, Pietro Germi, Franciolini et même Blasetti, en firent leur interprète avorité.

Mais le volcan, une fois encore, entra en éruption. Gina, en effet, venait de découvrir l'amour. En tournant un film sur la lisière de la frontière tchèque-yougoslave, elle s'était éprise d'un médecin d'origine slave qui répondait au nom de Mirko Scochhoff. Tout aurait été simple si le territoire de la frontière n'avait été encore contrôlé par les troupes alliées. Pour se rejoindre, les futurs époux durent employer des ruses de Sioux, passer clandestinement dans les cachettes les plus ahurissantes pour échapper aux patrouilles. Au prix de tant de difficultés, les furtives minutes de bonheur furent goûtées avec un goût épique et exaltant de l'aventure.

Trois ans ont passé depuis ces rendez-vous périlleux. Gina est plus heureuse des épouses. Elle n'a rien perdu de sa violente passion pour le sport, pour l'athlétisme en particulier et aussi pour la bicyclette qui lui rappelle les longues randonnées de son enfance, aux environs de Subiaco. Une seule chose l'attriste, c'est qu'elle ne peut encore suffisamment se maîtriser pour pouvoir demeurer plus de cinq minutes en place sans bouger. Elle fait ainsi le désespoir des peintres et des sculpteurs.

Mais, une fois encore, peut-on vraiment attirer un volcan en activité ?

Mais, au fait, pourquoi n'adhérez-vous pas à mon club anti-Liana ? J'espère vous y voir sous peu. Amitiés à Prince Eric, qui, comme je le vois, est décidé à défendre notre noble cause et à exterminer le parti Liana. Mais passons aux questions cinéma. Où en est le cinéma en relief ? Quel procédé utilisera-t-on ? Qu'est-ce que le cinéma ? La méthode exigeant le port de lunettes spéciales ne peut être utilisée à mon sens, car les spectateurs ne voudront pas aller au cinéma pour porter des lunettes, surtout ceux qui en ont déjà.

Une salle de Bruxelles se sert maintenant d'un écran dynamique aux bords bombés vers l'extérieur. Quand cela sera-t-il courant en France ? Voici mes réponses au référendum 354 : les plus beaux acteurs : Jean Marais et Esther Williams ; les plus talentueux : Pierre Fresnay et Danièle Delorme ; les plus laids : Bourvil et Danièle Delorme ; les plus célèbres : Gary Cooper, Fernandel, Michèle Morgan ; le plus amusant : Fernandel ; les plus habiles : Burt Lancaster, Ingrid Bergmann ; les plus aimés : Fernandel et Michèle Morgan. Pour finir, encore quelques mots aux courriéristes : Laila et Valdez, beautés orientales, j'ai l'impression que le soleil d'été qui se reflète sur vos cheveux et sur votre tête, Lucrèce Borgia la cruelle, baissez la voix d'un demi-ton, sinon, gare !. Amitiés à Veni, Vedi, Vici qui, j'espère, fera bientôt partie de notre club. Amitiés également à Sollei des Loups : Quelqu'un veut-il correspondre avec moi dans le courrier ?

Réponse. — Mon cher « Révolutionnaire », comment ça votre club ? Je reçois assez souvent des lettres de votre collègue le « Corbeau », mais il me semble que vous ne levez pas le pied d'entendre l'adhérent. Le cinéma en relief n'est, en effet, pas encore au point, puisqu'il faut toujours se servir de lunettes vertes et rouges et que c'est un sérieux handicap. Je ne vous reparle pas du cinémascope, ce qui n'est qu'un relief sonore qui paraît sur l'écran. Je présente actuellement à Paris, car j'ai consacré un éditorial à ce sujet. Je vous résume simplement que le principe du cinémascope est d'agrandir le champ de vision de la caméra jusqu'aux limites du champ visuel normal. Il ne s'agit donc pas d'effet, mais l'écran bombé que nécessite le cinémascope (comme celui dont vous me parlez à propos d'un cinéma de Bruxelles) donne une impression de relief auquel est ajouté le relief sonore qui paraît sur l'écran. Quant au cinérama, il est basé sur le principe des trois appareils de prise de vue, fonctionnant en parfaite synchronisation et agrandissant par conséquent le champ de projection au triple. Mais je ne crois pas que ce procédé soit acceptable que le cinémascope. A bientôt, mon cher ami. Continuez à faire une révolution dans le courrier, mais attention à la reine ! Meilleures amitiés.

EN ADMIRANT CE CAMERAMAN. — « Bonssoir, il y a bien longtemps que je n'ai pas eu de nouvelles de vous. Il faut mon ange-les-nances et gentillesse pour accepter une pareille cruauté de votre part (sic), et pendant ce temps, à la demande d'entrevue de Don Juan, M. C. A. ne dit pas non ! La réponse est que vous ne pouvez pas accepter qu'il éprouverait un certain plaisir à recevoir notre bébé et sympathique courriériste. Et l'incognito, homme mystérieux ? (Notre ami « Don Juan » habite l'Angleterre, et quand il vient de France, il ne vous envoie pas de lettres, jamais). Je dois avouer honnêtement que j'ai quelque peu percé votre incognito, grâce à toutes les confidences faites par vous dans vos courriers. Si vous ne voulez pas, Don Juan sollicite gentiment, mais fermement, le droit de vous voir en même temps. Pourquoi pas, deux beaux garçons (sic) d'un coup à contempler, c'est fort agréable. (Ah ! ma pauvre amie, on voit que vous ne me connaissez pas.) Moi, j'ai passé l'âge de traîner Don Juan de crétin. J'ai l'intelligence des aînés et n'étant plus sur les rangs (sic) je puis me permettre d'admirer un joli garçon. Gare à vous, femmes fatiguées du courrier. Après Liana tombée sous la coupe dorée d'un homme, A bas les hommes ! déjà en puissance maritale n'avait pu être domptée, mais son silence semble être un aveu. Un nouveau amour après un échec dans le mariage pourrait bien avoir changé les idées de la reine. Soyez belle joueuse, madame, et osez

adorer ce que vous avez brûlé. Du cinéma maintenant : charmante présentation La fête à Henriette, qui nous fait vivre tout à tour les élucubrations opposées de deux scénaristes. J'avais assisté au tournage de diverses scènes et je m'étais émerveillée une fois encore de la patience de tous pour tourner et retourner. Vu également Mon mari est merveilleux. J'aime toujours le jeu de Gravelly, qui est si fin dans ses interprétations que l'on ne peut imaginer qu'il dise des mots qui ne sont pas les siens. Toutes les A bas les hommes ! du courrier se réjouiront de voir comment, dans ce film, les femmes ont le beau rôle. Larquey est toujours le sympathique acteur de tous ses rôles et Élina Labourette est belle fille, mais Sophie Desmares n'a même pas cela pour elle. Son rôle est celui d'une petite garce, mais elle ne m'emballe pas. J'aurais préféré Maria Mauban. J'ai vu la présentation à la presse de la femme par jour, au théâtre de Paris. J'avais remarqué dans un journal de cinéma Genevieve Kervine, qui joue dans l'opérette le rôle de l'ingénue jeune première. Pour ne pas abuser, je ne toucherai aujourd'hui à aucun problème d'ordre général. Pensez à moi quelquefois, surtout avec vos deux numéros par semaine. »

Réponse. — Vous vous plaignez toujours d'être délaissée, ma chère Jacqueline, et pourtant il n'en est rien, d'autant plus que, comme vous l'avez déjà dit dans une dernière réponse, je vous soupçonne fort d'être de plusieurs pseudos. Est-ce que je me trompe ? Dans la présente lettre, vous ne prenez aucune part au référendum comme vous le faites généralement. Aussi écourtaierai ma réponse. Dites-moi, ce désir de rencontrer à vous ? est-il vraiment motivé par l'envie que vous avez de percer l'incognito de M. A. ou n'est-ce pas plutôt celui de faire la connaissance de votre cousin flirteur du courrier ? Je crois, en tout cas, que je ne le connaîtrai jamais pour ma part, autrement qu'en effigie, et qu'il faudra donc vous soumettre à la même situation. Je le regrette pour vous ! A bientôt sous un pseudo ou sous un autre, et croyez toujours à ma fidèle amitié.

SERPOLETTE. — « Oh ! hien ! ouf, ça y est, je suis enfin arrivée sur mon fatoutou, car j'étais par terre, vous savez pourquoi ? (pas du tout) eh bien ! moi non plus. Mais trêve de plaisanterie. (Ah ! parce que c'était une plaisanterie ?) Je me présente. Je suis... et puis non, je vous envoie ma photo, vous verrez bien vous-mêmes. (Suivent des questions.) Je viens de voir un film en relief. Ce n'est pas du extraordinaire », etc... »



Serpolette.

Réponse. — Soyez la bienvenue, amie « Serpolette ». Vous avez bien fait de nous envoyer votre photo. Elle est édiante. Je vous vois une étrange expression, capricieuse, instable. Vous ne manquez pas de volonté, mais vous êtes très dispersée dans vos efforts. Vous n'avez pas d'esprit de suite. Vous avez certainement des idées assez originales et vous ne détestez pas scandaliser ceux qui vous entourent. Très généreuse, assez dépendante, fidèle en amitié, sentimentale, mais assez variable sur ce plan ! Vous ne devez pas être toujours facile à vivre, ce cela soit dit sans vous vexer, car vous avez une peu tendance à la domination et vous seriez facilement jalouse. Que voulez-vous que je vous dise au sujet de Mireille Balin. Il m'est impossible de vous préciser ce qu'il est bien elle qui se trouvait dans votre pays ! Je ne sais plus rien de cette actrice, qui a renoncé à la profession de longtemp. S'il s'agit bien d'elle, il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'elle ait tourné beaucoup avec Tino Rossi, puisque c'est la vérité et qu'elle est si jeune. J'ai vu récemment quelques renseignements sur Dorothy Malone : née le 30 janvier 1925 à Chicago, elle a les cheveux bruns et les yeux bleus vert ; mesure 1m,70 et pèse 56 kilogrammes. Fille de fonctionnaire, elle fit ses études au couvent et à l'Université, où elle fit un peu de théâtre d'amateur. Ce fut au collège qu'un cinéaste la découvrit à Hollywood, où elle fut aussitôt engagée. Ses premiers films furent : « Narcotique ».



C'en était fait du pasteur d'Ascoyne. J'allai vider dans un pot de fleurs le reste du flacon et rapportai la carafe tout près du mort. Demain, le médecin s'écrierait :

— Je l'avais bien dit que son porto le tuerait ! Il n'en a pas laissé une goutte, hier soir !

Tout se passa comme je l'avais prévu. Et je pus biffer un troisième nom sur la liste des candidats au titre ducal.

Je n'eus pas à m'occuper de l'amiral Horatio d'Ascoyne, qui périt au cours d'un naufrage, victime de son propre étêtement. Il ne voulut point céder le pas à un navire qu'il eût été facile d'éviter. Et, pour se punir d'avoir ainsi provoqué la perte de son bâtiment, il coula avec lui, en faisant le salut militaire, selon la meilleure tradition.

En apprenant ce nouveau deuil, auquel j'étais étranger, le banquier Ascoyne d'Ascoyne eut une congestion cérébrale, dont il ne mourut pas, mais qui le laissa fort diminué. Je décidai d'attendre, en ce qui le concernait, car je préférerais laisser à la Nature le soin de régler elle-même le sort d'un vieillard qui n'avait pour moi que des bontés. Du reste, conscient de sa déchéance physique, Ascoyne d'Ascoyne me prit pour associé. Il savait que je courtais Edith et m'en félicita.

Mais Edith, hélas ! était inconsolable. Elle avait chéri son époux vivant. Mort, elle semblait l'adorer. Tout en appréciant la beauté de sentiments aussi fidèles, j'en éprouvais quelque inquiétude.

Sibella venait de plus en plus fréquemment ; et cela me consolait un peu de l'indifférence d'Edith. Un soir, blottis contre moi, elle remarqua :

Et, déguisé en clergyman, je m'en fus, à bicyclette, rôder autour du presbytère de mon cousin le pasteur. Je fis mine d'être un évêque anglican de retour des colonies et passionné pour les vieilles pierres, les inscriptions, les raretés archéologiques. Le pasteur m'accueillit avec enthousiasme, m'infléga tout un cours sur les curiosités de sa paroisse et m'invita à dîner. Il m'offrit un admirable porto, dont je lui fis compliment. Il s'esclaffa, de sa voix nasillarda et incertaine qui me déplaisait tant :

— Monseigneur, vous êtes de mon avis... qui n'est pas celui de mon médecin ! Ce docteur Tant-Pis me dit toujours qu'un tel nectar est un véritable poison pour mon foie et mes artères !

Ce docteur était aussi un prophète... Tandis que le pasteur allait me choisir un cigare digne d'un évêque archéologue, je vendai subrepticement un sachet d'une certaine poudre dans le flacon de cristal, que j'agitai ensuite. Puis, après avoir allumé mon cigare, j'invitai mon hôte à reprendre de son porto, puis- qu'il l'aimait tant ; il bredouilla, ravi :

— Vous êtes prêt, Monseigneur, à me pardonner ce petit péché ?

— Mais comment donc, mon Révérend !

Je lui versai moi-même une large rasade ; j'avais à peine touché à ce qu'il m'avait versé, et pus ainsi trinquer avec lui. Il vida d'un trait son breuvage et, quelques secondes plus tard, il retombait, la tête en arrière...



— Sibella, tu fais fausse route... J'ai d'autres projets...

— Comme je suis bien, près de toi ! Si tu savais ce qu'il m'en coûte de retourner auprès de Lionel, en sortant d'ici... Ah ! chéri ! si tu voulais, tout pourrait changer... Le divorce est une solution si commode...

J'interrompis ces insinuations trop évidentes par un petit rire :

— Non, Sibella. Tout est bien ainsi. Tu as joué la



J'avais pour voisine de table Miss Maud Redford.

Lady entendait fêter sa récente sortie de prison, après une semaine de captivité, en jetant des tracts féministes du haut d'un ballon sphérique qui serait lâché à Hyde Park. Cette ridicule cérémonie se déroula dans l'ordre prévu. Quand le ballon passa près de ma maison — où je guettais son passage, caché derrière mes rideaux — j'ouvris ma fenêtre, m'armai d'un arc, visai posément et décochai une flèche dans l'énorme rotodisque qui n'avait pas eu le temps de prendre beaucoup de hauteur. Le ballon alla s'effondrer un peu plus loin, tandis que je traçais un nouveau trait de plume sur la liste familiale.

Tant de malheurs successifs eurent raison de la santé du banquier, qui s'éteignit dans son lit. Je remerciai la Pro-

vidence de m'avoir ainsi épargné un acte d'ingratitude dont ma conscience eut souffert.

Je pris sa place à la tête de la banque. Et mon premier soin fut de faire ôter la photographie d'Edward, ma première victime.

J'étais désormais le seul héritier du titre ducal.

mauvaise carte, sache du moins de montrer belle joueuse. — Mais je n'aime que toi ! Et maintenant, je n'aurais plus à craindre la misère, si je t'épousais. Ta situation est complètement changée... et tu te rapproches du titre de duc dont tu rêvais...

Elle marqua un petit temps d'arrêt, avant de reprendre, doucement :

— Depuis combien de temps, tous tes cousins meurent... C'est à croire que tu les tués ! Mon chéri, je crois que tu en serais bien capable...

L'attaque était si directe, si imprévue, que je ne pus réprimer un léger sursaut. Et je renversai une partie de mon verre de whisky sur la robe de Sibella. Ma compagne remarqua ce geste nerveux et fit peser sur moi un regard insistant, avec un demi-sourire bizarre.

Je ne sais ce qui me poussa à lui crier la vérité : bravade ou besoin de me confier à quelqu'un qui ne valait pas mieux que moi, satisfaction de lui prouver que rien ne m'arrêtait sur le chemin de la fortune :

— Eh bien ! oui, je les ai tués. Mais de telle manière qu'il n'y aura jamais la moindre preuve relevée contre moi. Je serai duc.

Sibella ne me quittait pas des yeux et murmura comme pour elle-même :

— J'en étais sûre... Je l'avais deviné...

Elle eut un rire roucoulant et m'embrassa avec transport. Je la savais capable de garder mon secret. L'étoile révélée qu'elle eût passé pour folle. Je crois que ce soir-là son amour fut déçu par l'admiration.

Mais il restait encore trop d'Ascoyne sur la route de Chalfont.

Le général Rufus d'Ascoyne était un foudre de guerre qui ressassait impitoyablement ses souvenirs de la campagne contre les Boers. Un tel homme méritait d'être détruit à grand fracas. Je lui fis parvenir un pot de caviar, dont il était friand, mais assaisonné d'explosif et agencé de telle sorte que l'engin devait éclater dès qu'on ouvrait le pot.

Il y eut un trait noir de plus, au dos de la gravure du château.

Puis ce fut le tour d'Agatha. Cette excentrique personne tenait des meetings et fracassait les vitres des magasins à grands coups de parapluie dans l'espoir d'obtenir, par ces procédés bruyants, le droit de vote pour le sexe réputé faible. Chacune de ces manifestations d'un goût douteux et d'une efficacité contestable se terminait par l'arrestation de Lady d'Ascoyne. Dès qu'elle était libérée, elle se livrait à de nouvelles folies.

Précisément, les journaux annonçaient que la remuante

vidence de m'avoir ainsi épargné un acte d'ingratitude dont ma conscience eut souffert.

Je pris sa place à la tête de la banque. Et mon premier soin fut de faire ôter la photographie d'Edward, ma première victime.

J'étais désormais le seul héritier du titre ducal.

CHAPITRE III

Un samedi, j'étais seul chez moi, rêvant au moyen d'abrégier les jours du détestable Ethelrod, neuvième duc de Chalfont, quand je reçus un message de Lionel Holland, qui me convoquait d'urgence chez lui.

Je n'entretenais plus aucune espèce de relations avec Lionel depuis le collège et n'avais nulle envie de le fréquenter. Sa démarche me parut insolite. Je me rendis cependant à sa prière, et le trouvai bizarre. De toute évidence, il avait pu plus que de raison. Titubant et bégayant, il me confia que ses affaires n'étaient pas brillantes et me supplia de lui accorder un supplément de crédit. L'attitude de Lionel et sa demande me choquèrent.

— J'ai l'habitude de traiter les affaires à mon bureau ! observai-je.

— Ce n'est pas au banquier, c'est à l'ami que je m'adresse ! bredouilla-t-il. Je crois, mon vieux Louis, que j'ai eu de grands torts envers toi. Je t'ai pris Sibella, jadis, mais je suis prêt à te la rendre, si tu veux... Je crois qu'elle t'aimait.

J'étais outré de sa familiarité vulgaire, de ses propos immoraux. Il mit le comble à son inconvenance en s'agenouillant devant moi :

— Je t'en supplie, Louis ! Souviens-toi... Nous étions de bons copains...

Je n'y tins plus, écoeuré :

— Relevez-vous, Lionel. J'ai honte pour vous. Non, nous n'étions pas de bons copains. Vous vous moquiez du petit vendeur de magasin que j'étais...

Il comprit qu'il avait fait fausse route, qu'il n'obtiendrait rien de moi. Une rage d'ivrogne s'empara de lui. Il ricana :

— Oui, un petit vendeur ! Un sale petit vendeur miteux, qui crevais de faim, avec ta gourgandine de mère, enlevée par un ténor italien !

C'en était trop. Je saisis à la gorge le lamentable personnage et le secouai en exigeant des excuses. Il me frappa, je ripostai. Il alla décrocher un poignard hindou, au milieu d'une panoplie, et m'en menaça, d'un geste ridicule. D'une chiquenaude, je fis trébucher l'ivrogne,



— Vous allez payer tout en bloc...

Décidément, son désir de se faire épouser par moi tournait à l'idée fixe!

— Mentreuse! J'ai vu Lionel, tantôt. Il m'a injurié, mais pour des raisons d'argent. Il était prêt à m'offrir sa femme, contre du crédit!

— Eh bien! Qu'attendons-nous pour en finir avec cette situation intolérable? insista-t-elle, frémissante d'impatience.

— Sibella, ma chérie, tu fais fausse route. J'ai d'autres projets!

Je vis étinceler ses yeux clairs. Sans un mot, elle tourna les talons. Je poussai un soupir de soulagement quand la porte claqua derrière elle.

Cette rupture arrivait fort à propos, pour me permettre de me consacrer tout entier à ma chère Edith.

qui roula sur le sol, hurlant et sanglotant. Puis je m'enfuis, soulevé de dégoût.

J'avais hâte de rentrer chez moi. Sibella devait m'y rejoindre, à l'heure habituelle. Le charme de la femme me ferait oublier l'abjection du mari. Quand j'entendis sonner, je courus ouvrir ma porte.

Je demeurai pétrifié par la stupeur. Ce n'était pas Sibella, mais Edith qui me souriait. Pour la première fois, elle avait quitté ses vêtements noirs pour une toilette grise agrémentée d'une écharpe violette qui seyait à son teint, à sa chevelure. Mon cœur se mit à battre. Quelle catastrophe, si tout à l'heure Sibella se rencontrait avec Lady d'Ascoyne!

— Vous ici! balbutiai-je, partagé entre la fierté joyeuse de sa visite et une angoisse qu'il me fallait dissimuler.

— Oui, depuis longtemps je m'étais promis de venir vous voir. J'ai voulu vous dire que j'avais longuement réfléchi aux propositions de mariage que parfois vous m'avez faites, oh! si délicatement!... Eh bien! mon cher Louis, je pense que vous aviez raison et que je ne puis demeurer seule jusqu'à la fin de mes jours. Je vous accorde ma main. A condition d'attendre trois mois et de garder le secret sur notre mariage jusque-là...

Chère Edith! Elle aussi avait envie d'être duchesse! Tout me souriait.

— Vous comblez tous mes vœux, ma bien-aimée! murmurai-je, fervent, en baisant ses fines mains. Mais, pour l'amour du ciel, ne restez pas ici! Vous, cher ange, chez un célibataire!

— Mais puisque nous voilà fiancés, et que nous sommes parents!

— Raison de plus pour que je tiens à votre réputation! Partez vite, et revenez bientôt, mon amour! Je vous en supplie!

— Toujours si noble, si plein d'élévation morale! murmura-t-elle, extasiée.

Elle partit enfin. Il était temps. Trente secondes plus tard, un nouveau coup de sonnette m'annonça l'arrivée de Sibella. Elle huma l'air :

— Tiens! Tu te parfumes à la *Rose de Mai*, à présent? Comme la jolie dame que j'ai croisée dans l'escalier.

— Cette dame est ma parente, Lady Edith d'Ascoyne, la veuve d'Henry. Elle est venue me voir, pour parler d'affaires de famille. C'est bien naturel.

Sibella me jeta un regard de biais qui me parut de fâcheux augure.

— Moi, j'ai de mauvaises nouvelles à t'annoncer! reprit-elle, dolente, Lionel sait tout. Il veut divorcer. Que vais-je devenir?

J'écrivis à Ethelrod pour lui annoncer mes fiançailles. Il répondit par une invitation à passer le week-end suivant à Chalfont.

Cette fois, je touchais à mon but!

Une autre personne avait été convoquée en même temps que moi. C'était Miss Maud Redford, une célibataire d'environ trente-cinq ans, massive, qui avait l'appétit d'une vache et à peu près autant de conversation. Ethelrod dévorait, lui aussi, en homme habitué à vivre au grand air. Le soir, quand Miss Redford fut allée se coucher, le duc me demanda :

— Que pensez-vous de cette personne? — Bah! Elle est... très réservée... risquai-je prudemment.

— Vous voulez dire parfaitement gourde. Et avec ça, vraiment moche! interrompit Ethelrod, placide. D'accord. Mais elle est l'unique héritière des filatures Redford. Et tout le monde est costaud, dans la famille. Vous avez raison, cousin, de songer au mariage. Moi, je pense que cette Maud me donnera de solides enfants...

L'imbécile! Il s'ingéniait à compliquer ma tâche! L'important, pour moi, était d'agir au plus tôt. Mais je ne savais encore comment.

Le lendemain matin, Ethelrod m'invita à la chasse. J'ai toujours eu horreur de verser le sang, et je respecte la vie des animaux. Je refusai donc d'emporter un fusil. En route, nous entendimes des appels douloureux. Le duc éclata de rire et se tourna vers le rabatteur qui nous accompagnait :

— Le piège a fonctionné, hein? gloussa-t-il, joyeux.

— Oui, Votre Grâce. Un braconnier a été pincé... c'est le mot juste!

Ensemble, Ethelrod et son serviteur coururent du côté d'où venaient les plaintes. Ils bâtonnèrent le malheureux, dont la jambe était coincée.

— Mais c'est illégal! observais-je, scandalisé d'une telle brutalité.

— Légal ou non, je m'en fiche. Il n'ira pas se plaindre : il écoperait d'une peine de prison pour braconnage.

Je savais, maintenant, comment allait mourir le duc.

L'après-midi, je vis par hasard où le rabatteur avait placé un nouveau piège. Je manœuvrai pour y attirer Ethelrod, qui y fut pris. Face à cet homme hai entre tous, je jetai le masque :

— Donnez-moi votre fusil, cousin. Et faites une prière, si vous le voulez, car vous allez mourir. L'instant est venu pour moi de venger l'affront que vous avez fait à la dépouille de ma mère, et de vous prendre votre titre. Je vais vous tuer. On croira à un accident, à cause

CHAPITRE IV

J'ignorais la mort de Lionel. L'instruction et le procès me révélèrent la haine implacable de Sibella. La belle veuve blonde, éplorée, affirmait que son mari m'avait fait appeler pour me demander raison de mes assiduités auprès d'elle. Elle reconnaissait, avec l'humilité et le remords les plus touchants, notre liaison coupable. Elle m'accusait d'avoir tué son cher mari au cours de la discussion d'un coup de poignard.

En vain, je rétablis la vérité et rapportai les termes exacts de notre entretien. Lionel, désarmé, terrassé par moi d'un coup de poing, vivait quand je l'avais quitté, excédé de dégoût. J'affirmai, sincère :

— Votre mari s'est tué parce que sa situation était inextricable. Il aurait dû lais-

de ce piège. Vous avez été cruel, égoïste. Vous allez payer tout en bloc.

— Quoi ? Quoi ? Ce n'est pas sérieux ? C'est... une mauvaise plaisanterie ? balbutiait-il, soudain livide.

Je m'agenouillai, calculai mon coup pour le viser de bas en haut et l'abattis. Après quoi, je courus vers le château en appelant au secours.

Sitôt après l'enterrement du neuvième duc, je fis transférer à Chalfent le cercueil de ma chère maman, conformément à son ultime vœu.

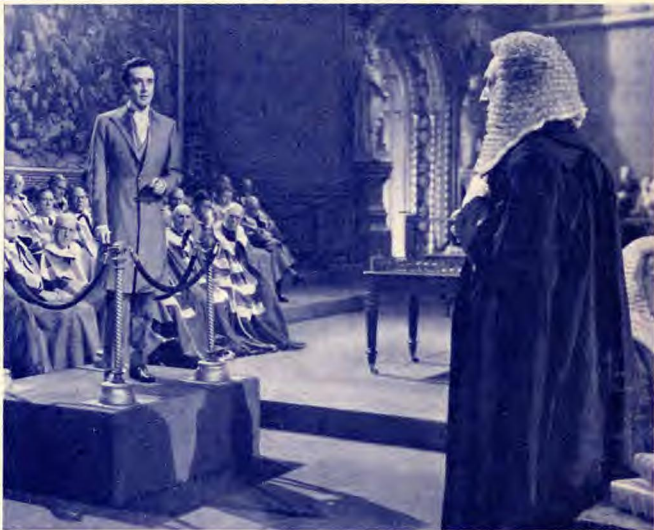
Puis je m'apprêtai à recevoir l'hommage de mes nombreux fermiers, en compagnie de ma fiancée qui, deux mois plus tard, serait duchesse. Ce fut une touchante cérémonie. Chaque fermier nommait sa terre, et je lui serrais la main. Arrivé devant un petit homme en costume de voyage, j'entendis :

— Moi, je viens de Scotland Yard...

J'eus un léger haut-le-corps. Je n'avais pas prévu cela. Mais, après tout, c'était assez logique. De quelle mort allais-je répondre ? Edward ? Henry ? Le pasteur ? Agatha ? Rufus ? Ethelrod ? Je fis signe au policier de me suivre dans mon bureau. Il obéit et, dès que nous fûmes seuls, il déclara :

— J'ai contre vous un mandat d'amener. Vous êtes accusé du meurtre de Mr. Lionel Holland.

Une ironie vraiment paradoxale quelle que je fusse poursuivi sous l'inculpation d'un meurtre que je n'avais pas commis !



Je fus reconnu coupable.

ser une lettre d'explication, une lettre d'adieu pour vous ! — Il n'a laissé aucune lettre ! Il a été tué ! pleurnichait Sibella.

Edith vint témoigner en ma faveur, en grande dame, en amoureuse :

— Cet homme est le plus noble, le plus loyal que je connaisse ! Pour prouver à quel point j'ai foi en lui, je l'épouserai avant la fin de ce procès, dans sa prison ! Je veux lui apporter le réconfort de ma fidèle affection ! Admirable Edith ! Épouse incomparable !

Sa déposition n'empêcha pourtant pas les lords assemblés pour me juger de me déclarer coupable et de me condamner à la pendaison.

Ainsi, le sort ironique veut que je meure victime d'une erreur judiciaire.

Hier soir, Sibella est venue me voir. A elle aussi, le deuil est seyant. Elle a chuchoté :

— On doit vous pendre après-demain. Quel malheur! Supposez que soit retrouvée, d'ici là, une lettre d'adieu de Lionel... Ce serait un vrai miracle...

— En effet! dis-je, frappé par sa douceur ironique.

— Dommage qu'Edith ne soit de votre famille que... par alliance! Si elle disparaissait (autre miracle, Louis...), une telle lettre vous innocenterait!

La peste! Elle voulait toujours être duchesse! Elle m'offrait la vie en échange de celle d'Edith! Je réfléchis. A tout prix, il fallait me sauver, fût-ce par une fausse promesse. Une fois libre, et réhabilité, j'agrirais à mon gré. Mais il importait de ne pas négliger ce dernier atout. Je soupirai :

— Pauvre Edith! Tant d'émotions vont sûrement la tuer!

Sibella sourit. Elle inclina la tête, en signe de promesse. L'entretien était terminé.

Tiendra-t-elle parole? En tout cas, elle paiera cher ce marchandage.



ÉPILOGUE

Les *Mémoires* du dixième duc de Chalfont se terminent sur ces mots ambigus. Le condamné achevait de les relire, quand le bourreau se présenta. Ce dernier avait passé une nuit blanche, tant il était ému, et l'avait occupée à composer des vers pour exhorter le noble « client » à mourir courageusement.

Louis d'Ascoyne écoutait avec une patience amusée ces alexandrins solennels et maladroits. Il pensait à autre chose : « Ce démon de Sibella m'a bien joué! Dans un instant, je serai bel et bien exécuté... »

Mais, soudain, un planton accourut, essouffé, du ministère de l'Intérieur, avec l'ordre de surseoir à l'exécution du condamné. La preuve de son innocence avait été découverte — à temps! — par son accusatrice.

Le directeur de la prison jubilait presque autant que son pensionnaire, mais l'extériorisait davantage :

— Que je suis heureux! J'avais tant de sympathie pour Votre Grâce!

— Et moi, je remercie M. le bourreau : sans ses admi-

rables vers, je serais déjà mort... badinait Louis d'Ascoyne, très grand seigneur.

On procéda en hâte à la levée d'écras. Une foule dense attendait à la porte de la prison la sortie du héros de ce drame sensationnel. La même foule qui eût attendu avec la même avidité la nouvelle de sa pendaison... Le directeur s'esclaffa :

— M^{me} d'Ascoyne et M^{me} Holland sont là, toutes deux...

Louis vit les deux calèches, de chaque côté de la rue. Il plaisanta :

— Que j'aimerais l'une, si l'autre ne m'était chère! Il se demandait vers laquelle il devait se diriger, quand un reporter s'élança; au milieu des acclamations de la foule :

— Je suis chargé par mon journal de demander à Votre Grâce l'autorisation de publier ses *Mémoires*.

— Très volontiers! sourit le duc de Chalfont. Mes *Mémoires* sont...

Brusquement, il blêmit et porta la main à sa gorge, comme s'il y sentait déjà le contact de la corde sept fois méritée. Ses *Mémoires*, qui contenaient le cynique aveu de ses meurtres, complaisamment détaillé, ses *Mémoires* étaient restés sur la table de sa cellule. Le directeur les avait sans doute déjà en sa possession...

C'en était fait, cette fois, et pour tout de bon, du dixième duc de Chalfont! La justice immanente a parfois de ces revanches...

FIN

N'oubliez pas!...

FILM COMPLET

PARAIT 2 FOIS PAR SEMAINE

Le jeudi et le samedi.

Dans chaque numéro, un grand film à succès et la célèbre rubrique : *Côté cœur, Côté jardin*, le courrier du C. A.

COTE CŒUR, COTÉ JARDIN

(Suite de la page 9.)

« Jamie Gats Married », « Nuit et jour », et elle en tourne maintenant de nombreux autres. Elle fait aussi des tournées théâtrales en Amérique et en Angleterre. Elle joue principalement des comédies musicales. Ses sports favoris sont : le tennis, la natation et l'équitation. A bientôt, ma petite « Serpolette », maintenant que vous êtes entrée au courrier, restez-lui fidèle. Bonnes amitiés.

MYRALDA, TROUBLANTE FLEUR D'ESPAGNE. — « Après une très longue hésitation, je me décide enfin à vous écrire (je n'ai jamais rien vu d'aussi hésitant que les courriéristes). M'accepta-t-on au courrier, moi et mes idées ? Je vais d'abord me présenter : très grande, brune aux yeux bleus en amande, on me dit belle et je crois bien que je vais finir par le croire (vous le croyez certainement déjà), mais malgré, ou à cause de ma beauté, je ne vous enverrai pas ma photo (curieux raisonnement). Faites-moi simplement mon étude photographique. (Non, mademoiselle, nous ne faisons plus que des examens physiognomoniques. Je l'ai dit déjà bien souvent.) Autrefois, mon cher C. A., je vous voyais petit, gros, ventru, chauve et avec de vraies lunettes (merci pour ce charmant portrait). Mais maintenant j'ai complètement changé d'avis (il s'agit de quoi ?). Mes artistes préférés sont surtout Philippe Lemaire et Françoise Arnoul, et aussi (je ne dis pas la suite, il y en a trop). Maintenant, je m'adresse aux courriéristes. Don Juan, vous m'êtes très sympathique. Pourquoi, comme le demande La Fille de l'Île, ne formeriez-vous pas un clan contre cette écorchée d'A bas les hommes ? Formez-en un et je vous démançerai à être des vôtres. Mon cher Douglas T., je vous en supplie, ne vous laissez pas prendre au filet empoisonné de cette idiote et de sa clique. En tous les cas, mon opinion sur vous sera vite faite, selon que vous irez vers elle ou vers nous. Franchement, Yamié, si vous n'avez pas dit votre âge, je resterais persuadée que vous n'avez pas treize ans. L'autre jour, Cameraman chéri (sic. Ce que c'est de ne plus être ventru !), quelq'un a proposé que tous les courriéristes portent un surnom pour se reconnaître. J'appuie cette demande, et je demanderais même que les partisans du clan

Liana et ceux du clan Don Juan portent des insignes différents, afin de se reconnaître entre amis et ennemis (comme c'est simple). Maintenant, je vais vous dire mon idéal masculin : très grand, puisque je le suis aussi, blond, d'un beau blond brillant, élégant, intelligent, instruit, et ayant très bon caractère. »

Réponse. — Vous trouverez certainement votre affaire, ma chère amie, puisque, en somme, nous sommes tous comme cela, à part la couleur des cheveux, évidemment. Vous êtes gentille, et moi vous acceptez volontiers au courrier, mais il me semble bien avoir déjà vu votre pseudo. Est-ce que je me trompe ? Vous me « suppliez » de vous parler de Philippe Lemaire, et ceci d'une façon si touchante que je vais en redire quelques mots, bien que j'en ai parlé souvent. Né à Mousson-le-Neuf, en Seine-et-Marne, le 14 mars 1927, il a fait ses études secondaires et a attaqué le cinéma en faisant de la figuration et en suivant les cours de Maurice Escande. Il a tourné déjà un très grand nombre de films, et notamment : « Bonheur en location », « Scandale », « Ils ont vingt ans », « Maria Chapdelaine », « Mon ami le cambrioleur », « Nous irons à Paris », « La porteuze de pain », « Le Christ interdit », « Le vrai coupable », « Nous irons à Monte-Carlo », « Amour, amour », etc... Considéré comme l'un de nos meilleurs jeunes premiers, Philippe Lemaire a en ce moment de nombreux projets. Marié en 1950, divorcé, il sera, quand vous lirez ces lignes, l'heureux époux de Juliette Gréco. J'ajoute qu'il possède des cheveux blonds, des yeux marron clair, qu'il mesure 1m,75, et qu'il possède l'heureux caractère dont vous rêvez chez un homme. Envoyez-moi votre photo, gentille « Myralda », afin que je puisse étudier votre caractère. Je ne la publierai que si vous m'en donnez l'autorisation. Amical souvenir.

AVIS. — Je publie l'annonce que me communique un de nos amis malade. « Une personne voudrait-elle avoir la gentillesse de faire parvenir à un jeune lecteur malade dans un hôpital des Films Complets de Gary Cooper, Errol Flynn, Humphrey Bogart, Barbara Stanwyck, Tyrone Power et Olivia de Havilland ? Écrire à M. Lucien Derly, Hôpital Pasteur, A. B. Y. 3, Stripsto, Nice (A.-M.). Voici l'annonce transmise. Avec nos amitiés et meilleurs vœux de rétablissement au courriériste Lucien. Le C. A.

des DISQUES
SENSATIONNELS
pour les jeunes...

LES PLUS BEUX CONTES RACONTÉS
PAR NOS PLUS GRANDS ARTISTES

COLLECTION
"JEUNESSE"

Sous la direction artistique de Maurice Jacquemont, les Contes de Perrault, d'Andersen, Grimm et les meilleurs contes de la littérature universelle paraîtront dans cette collection.

LISTE DES 10 DISQUES actuellement en vente :

CONTES DE PERRAULT

- Disques :
N° 1. — LE CHAT BOTTE (2 faces)
N° 2. — LA BARBE-BLEUE (2 faces)
par JEAN DEBUCCOURT (de la Comédie-Française)
N° 3. — CENDRILLON (2 faces)
N° 4. — LA BELLE AU BOIS DORMANT (2 faces)
par SUZANNE FLON.

CONTES D'ANDERSEN

- N° 4. — LA PETITE FILLE AUX ALLUMETTES (2 faces)
par ANNIE DUCAUX (de la Comédie-Française)
N° 5. — L'ANGE (une face) et LA COMÈTE (une face)
par FERNAND LEDOUX (de la Comédie-Française).

CONTES DE GRIMM

- N° 6. — JEANNOT et ANNETTE (2 faces)
par DUSSANE (de la Comédie-Française).

CONTES POPULAIRES

- N° 6. — L'ENFANT PRODIGE (une face) et LA COUVERTURE COUPEE (une face)
par FERNAND LEDOUX (de la Comédie-Française).

- N° 3. — MÉLUSINE (2 faces)
par ANNIE DUCAUX (de la Comédie-Française).

- N° 7. — LA PRINCESSE AU POIS (Andersen) (une face) et L'OISEAU DE L'ÉTERNITE (une face)
par DUSSANE (de la Comédie-Française).

Le disque 30 cm., 78 tours : Frs 670.

Expédition par deux disques minimum. Port en sus : 70 fr., et 20 fr. par disque supplémentaire.

En vente chez tous les bons marchands de disques ou adressez commande à "SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION", 43, r. de Dunkerque, PARIS-X^e, par virement à notre Compte Chèque Postal, PARIS 259-10.



— MODE DU JOUR — LE MAGAZINE FÉMININ COMPLET

EN VENTE PARTOUT — 32 PAGES — 25 francs.

GRANDIR GRATUITEMENT

Je vous révélerai le secret américain pour grandir. Sans engagement de votre part. Écrire à Prof. HAUT, 11, rue Gastaldi, S. 127 Monaco Pie. (Joindre 2 timbr. p. réponse)



APPRENEZ A DANCER

Seul, en quelques heures, danses en vogue et claquettes. Notice C. envelop. timb. RIVIERA-DANSES. F. C. 43, rue Pastorelli, Nice. Méthode facile, succès garanti.

SAMEDI PROCHAIN, vous pourrez lire dans le n° 397 du



AVEC
TYRONE POWER & PIPER LAURIE
EN VENTE PARTOUT — LE NUMÉRO : 20 fr. —

SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION
43, rue de Dunkerque - PARIS (X^e)

N. M. P. P.

Régie exclusive de la Publicité : A. D. P., 1, rue des Italiens, PARIS (IX^e). (Pro. 74-54.)

Directeur de Publication : Raymond SCHALIT.

396 - Imp. CRÉTÉ, Corbeil-Essonnes (S.-et-O.) - 3385-7-1953. - Dépôt légal : 3^e trimestre 1953.



Lana TURNER
(M.-G.-M.)